Que me veux-tu ? Trompé par de fausses accusations, ton suzerain t'a ravi tes biens, tes titres et jusqu'à ton épée. Veux-tu redevenir riche et puissant, noble et honoré ? Parle. Mon maître, le roi d'Angleterre, veut s'emparer de Pontorson. Pour guider ses compagnies sur les côtes de Bretagne, il faut un homme audacieux et vaillant qui connaisse le pays. Veux-tu être cet homme ? Mon souverain reconnaîtra tes services par les plus brillantes faveurs. Acceptes-tu ? Non, dit Raoul d'une voix ferme. Le duc, mon maître, m'a tout ravi, c'est vrai, mais je conserve encore des biens que tout l'or de ton maître ne saurait payer. Lesquels ? dit l'Anglais d'une voix railleuse. Ma conscience et mon honneur. Tu n'en mourras pas moins coupable et déshonoré aux yeux du monde entier. Dieu saura mon innocence, répondit Raoul, en montrant le ciel par un geste noble et fier. C'est ton dernier mot, dit l'étranger. Tu refuses ?

Raoul s'éloigna sans répondre. Alors l'Anglais frappa l'un contre l'autre ses deux gantelets de fer. Plusieurs hommes d'armes cachés dans les buissons se jetèrent à la fois sur Raoul. Pris à l'improviste, et d'ailleurs seul et désarmé contre dix hommes couverts de cottes de maille, que pouvait faire le chevalier ? En moins de cinq minutes, il fut garotté, et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

On prit dans sa poche les clefs du caveau. Le chevalier, qui lui avait parlé le premier, se dirigea vers l'entrée du souterrain à la tête de cinq hommes d'armes. Il reparut bientôt avec le vieux sire de Plougomar, qui marchait tranquillement entre les six hommes.

— Sire de Plougomar, dit, en s'approchant de Raoul, le chevalier aux armes noires, jurez-moi, sur votre honneur de gentilhomme, de ne pas chercher à fuir, et je vous fais débarrasser de vos liens.

— Où nous conduisez-vous ?

— Je ne puis le dire.

Raoul n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. La fuite était impossible, à cause de l'état de son père, qu'il n'eût abandonné pour rien au monde. Tous deux étaient d'ailleurs si malheureux, qu'ils n'avaient plus grand'chose à redouter sur la terre. Il donna sa parole. Ses liens furent enlevés. On se mit en marche aussitôt. Le chef de l'escorte fit donner au vieillard une haquenée douce et facile.

On amena pour Raoul un magnifique cheval de bataille qui n'avait peut-être pas son pareil dans tout le duché de Bretagne. Les yeux du jeune homme étincelèrent. Une sorte d'enivrement s'empara de lui, lorsqu'il sentit le fougueux coursier piaffer et bondir entre ses jambes.

Le voyage dura sept jours. On ne marchait que la nuit. On campait le jour au milieu des bois épais qui couvraient à cette époque une grande partie de la Bretagne. La nuit du septième jour, l'escorte entra dans une ville. Raoul s'en aperçut au bruit des fers des chevaux sur le pavé. Quoique l'obscurité de la nuit fût déjà complète, on avait attaché un bandeau sur les yeux du chevalier quelques minutes auparavant.

Après avoir traversé plusieurs rues, on entra dans une cour, dont Raoul entendit reformer avec fracas la porte massive.

Deux serviteurs, portant des torches, marchèrent en avant. Raoul, délivré de son bandeau, prit le bras de son père et suivit le chef des hommes d'armes. Tous trois se trouvèrent bientôt dans une vaste chambre qu'éclairait la flamme joyeuse d'un bon feu. On apporta le souper.

Lorsque le repas fut terminé, le chef des hommes d'armes dit à Raoul : Demain, avant la nuit, je vous rendrai votre parole. D'ici là, je compte en votre honneur pour ne faire aucune tentative d'évasion.

Le lendemain, vers la dixième heure, on apporta pour Raoul et pour son père des vêtements pareils à ceux que les chevaliers de l'époque portaient sous leurs armures. Deux domestiques, toujours silencieux, aidèrent le vieillard et son fils à revêtir ces costumes. Aussitôt que les serviteurs eurent terminé leur besogne, Raoul vit reparaitre l'envoyé du roi d'Angleterre. « Venillez me suivre, » dit-il au jeune homme.

Raoul et son père descendirent en silence dans la cour. On les fit monter à cheval. Six hommes d'armes se groupèrent autour d'eux. On sortit de la cour. Le chevalier aux armes noires marchait en avant. Raoul regardait autour de lui avec une surprise et une stupéfaction croissantes. Il lui semblait reconnaître les rues de Rennes. Au bout d'un quart d'heure, on arriva à un vaste enclos entouré de tentes et de palissades. Une porte s'ouvrit devant les hommes d'armes qui s'arrêtèrent dans cette première enceinte. Les deux Plougomar mirent pied à terre et suivirent encore une fois leur mystérieux conducteur. Bientôt, ils se trouvèrent vis-à-vis d'une sorte de portière, formée de deux rideaux éclatants, près de laquelle se tenant deux halberdiers portant sur la poitrine les armes de Bretagne. Sur un signe du compagnon de Raoul, ils soulevèrent les rideaux.

— Vous êtes à Rennes, et devant le duc de Bretagne, dit le chevalier au jeune homme. Ma mission est terminée. Je vous rends votre parole et votre liberté. Que Dieu vous protège !

Raoul et son père se trouvaient au milieu d'une vaste enceinte entourée de gradins. Sur une estrade plus élevée que les autres places, et protégée par une tente de riches étoffes, se tenait le duc de Bretagne. Les officiers de sa maison et ses plus célèbres capitaines se pressaient derrière lui. Des chevaliers et des dames vêtues de brillants atours garnissaient les gradins les plus rapprochés de la tente ducale. Un frisson parcourut les veines de Raoul. Une rougeur brûlante lui monta au visage. Il songeait au jour néfaste où, dans une enceinte pareille, et, en face de cette même noblesse de Bretagne, il avait pris la fuite devant son adversaire. Les clameurs et les malédictions des spectateurs tintaient encore à ses oreilles. Quant au vieillard, un travail inouï semblait se faire dans sa tête. Une agitation singulière altérait la morne impassibilité de sa physiologie. Il passait à chaque instant sa main tremblante sur son front, comme pour rassembler le faisceau brisé de ses souvenirs.

Un page vint, de la part du duc, inviter les deux gentilhommes à monter sur l'estrade pour parler à son maître. Conduit par son fils, le vieux Plougomar monta lentement les degrés au milieu d'un silence général. Personne ne les reconnaissait. Tous deux s'agenouillèrent devant Jean V. L'émotion du duc était visible, quoiqu'il fit son possible pour la dissimuler. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la figure égarée du vieillard.

— Relevez-vous, dit-il avec bonté aux deux gentilhommes. Qu'on donne un siège à ce pauvre vieillard. Vous, Raoul de Plougomar, écoutez-moi : Dieu a permis qu'on me révélât votre existence et vos malheurs immérités. J'ai immédiatement ordonné une enquête ; ses résultats ont été en votre faveur. Pour bien me convaincre de la loyauté de votre caractère, j'ai chargé le sire de Tonquédec de tenter par tous les moyens possibles la fidélité que vous devez à votre suzerain. Vos réponses ont été celles d'un brave et fidèle Breton. On m'a dit aussi que vous avez été victime d'une odieuse trahison, le jour de votre combat avec votre accusateur. Une boisson empoisonnée vous aurait enlevé toutes vos forces. Confiant en la justice de Dieu, j'ai voulu vous mettre à même de réparer votre défaite et de reconquérir votre honneur : vous sentez-vous en état de combattre aujourd'hui ?

— Oui, monseigneur, répondit Raoul, dont la mâle figure resplendit d'une noble fierté.

— On va vous donner des armes. Faites votre devoir, et que Dieu soit en aide au plus digne.

La poitrine haletante, Raoul s'inclina pour remercier le duc et vint s'agenouiller devant son père. Par un mouvement instinctif, le pauvre vieillard posa machinalement sa main osseuse sur la tête découverte de son fils. Dieu seul entendit la bénédiction que le vieillard n'avait pas prononcée.

Une vive émotion régnait autour d'eux. Quelques vieux capitaines, anciens compagnons d'armes de Simon, s'approchèrent de lui. Ils lui prirent les mains et lui parlèrent avec une vive sympathie. Il les regarda d'un air singulier, mais il ne